

LE TEMPS CHEZ L'ENFANT

Tuer le temps, prendre son temps

E.P.E.P. 8 janvier 2020

Marika Bergès - Bounes

L'accélération des rythmes, des échanges (Internet ou vidéo), l'urgence contemporaine, ne provoqueraient-elles pas, de plus en plus, chez l'enfant, des effets de freinage ? En effet, les enfants se plaignent facilement que le temps passe trop vite, qu'il échappe, qu'on n'a pas le pouvoir de l'arrêter ; et ils utilisent des stratégies symptomatiques pour ne pas quitter la mère, la maison, ne pas grandir pour ne pas vieillir, ne pas mourir, élaborent des constructions destinées à être immortels (comme dans les films de science fiction) : robots, médicaments, potions, machines à remonter le temps, à arrêter le temps, etc... dans une pensée magique réputée pouvoir reculer les limites de l'impossible de la mort, alors qu'ils n'en sont pas dupes.

Parler des discours des enfants sur la naissance, la sexualité et la mort, de ce qu'est le temps pour eux, c'est-à-dire leur position subjective, amène évidemment la question des théories sexuelles infantiles (T.S.I), ces hypothèses construites par eux autour de l'énigme de la vie et de la mort où «le jeu grammatical des places trouve une continuité de fiction, comme dans le stade du miroir» (C. Lacôte) ; l'enfant peut y prendre toutes les places dans une structure narrative qu'il est toujours intéressant de repérer, dans la «temporalité historisante de l'expérience du transfert» (Lacan) qui fait des allers-retours, du linéaire de l'anticipation, de l'après coup, du contre coup, dans un discours où la syntaxe, la grammaire, les conjugaisons, les arrêts, les accélérations, les lenteurs, les lapsus rendent compte du travail de l'inconscient et de l'avance subjective de l'enfant.

Et qui reprend le «wo Es war, soll ich werden» de Freud «là où c'était, je dois advenir», c'est-à-dire le sujet appelé à advenir.

J. Bergès disait : «Dans la TSI, ce qui est important, c'est «théorie», ce qui est problématique c'est «sexuel», voilà la difficulté».

Et aussi «C'est par sa TSI que l'enfant anticipe ce par quoi et comment il a été conçu, autrement dit c'est après coup que cette anticipation peut se faire. C'est tout à fait fondamental».

Les enfants tiennent à leurs TSI, et nous aussi, ce sont elles qui nous mènent toute notre vie» ; «la scène primitive continue à faire des ravages chez les chercheurs», disait J. Bergès. Car la production d'une théorie suppose un possible, c'est-à-dire du symbolique. Ces TSI qui produisent du savoir et qui, en parallèle, ne veulent rien en savoir, dans la passion de l'ignorance.

J. Bergès posait aussi les questions : «l'enfant invente-t-il une TSI, ou a-t-elle quelque chose à voir avec l'hypothèse que sa mère fait sur son savoir ?» «Suis-je obligé de faire une théorie parce qu'on me le demande ?» (Séminaire TSI - 1998).

A/ Quelques exemples de discours d'enfants où la structure grammaticale de la phrase illustre leur inscription temporelle subjective :

François, 6 ans, consulte parce qu'il tape les autres enfants et son frère de 3 ans, dont il supporte mal l'arrivée : comment est-il né ? «c'est l'hôpital... on met le bébé dans le ventre, on ouvre le ventre, on capture le bébé... après ils refont le ventre... ils mettent des objets si c'est cassé... et après c'est fini». Pas de mère ni de père pour cet enfant qui aligne des actions lapidaires, pas de temps de maturation, tout se fait dans l'instant. L'absence de père répète celle de la génération précédente : «j'ai pas eu de modèle», dit le père qui tape aussi François.

Antoine, 5 ans : «Mon corps... des cellules... elles vont dans les places... elles lancent une petite boule... elles dansent et elles font le bébé... les cellules, c'est comme un bébé grenouille dans le ventre de maman... et le bébé fait des bêtises et il sort...c'est la vie...» : pas de père pour faire ce bébé, comme très souvent chez les enfants, mais un texte où l'imaginaire hypertrophié se noue au symbolique et au réel.

Corentin, 8 ans, angoisses du noir et de l'heure qu'il vérifie sans cesse : «deux graines, une de papa et une d'une maman qui se sont mélangées... et puis c'est devenu vivant... et après on sort et après on vit sa vie». Ici, le symbolique est en place, cet enfant est le produit sexuel d'un homme et d'une femme et «vit sa vie»... il est inscrit dans le symbolique.

B/ L'enfant et la mort.

Je reprends une pensée de Pascal (pensées 168) : «Divertissement : les hommes n'ayant pu guérir la mort, la misère, l'ignorance, ils se sont avisés, pour se rendre heureux, de n'y point penser». C'est ce que dit C. Melman dans les Journées de 2004 sur «le temps dans la psychanalyse» :

«La mort, à part l'image que peut donner l'arrêt du temps, la gélification du temps, la mort, la mort réelle, le fait que c'est supposé s'arrêter du fait de quelque défaillance organique, la mort réelle n'y est absolument pas présente, elle est absolument ignorée. Je veux dire que ce gaspillage, ce que j'appelle gaspillage ordinaire du temps, se fait dans ce qui est manifestement la méconnaissance absolue du fait que cela va finir par s'arrêter. Et ce fait, ce désaveu de la réalité est exemplaire de ce qu'est la force du fantasme et la force de l'inconscient, s'il est vrai que, dans l'inconscient, la mort n'a pas sa place.»

«Désaveu de la réalité», oui, sauf pour les enfants qui, eux, calculent le temps, parlent sans cesse de la mort, comme d'un réel incontournable, sans pouvoir l'agrémenter de fantasmes : comme un constat lucide, une logique de l'inéluctable du temps qui passe pour tout le monde et qui fait partie de notre humanité ; mais aussi de plus en plus «l'avenir de la planète" ; les angoisses actuelles liées aux terrorisme et à l'écologie, viennent rendre ce constat du réel de la mort encore plus implacable. On a bien vu cet été avec les incendies en Amazonie, les arbres sont notre bien commun, notre patrimoine, et leur disparition accélérerait la mort de la planète et ?????? toujours chez l'enfant un questionnement sur l'énigme de la disparition des dinosaures...

Le discours de l'enfant dans sa syntaxe, ses conjugaisons qui ne respectent pas la concordance des temps, ses maladresses, ses suspens, ses lapsus, ses reprises du discours parental comme un copie-collé, ou au contraire ses écarts renseigne évidemment sur son inscription subjective, la place qu'il occupe encore dans la généalogie et celle qu'il projette : «Antoine, 12 ans, en 6ème, déprimé : «j'ai tout perdu cette année, ma nounou, mes grands frères qui sont partis, mon père qui travaille ailleurs... (pleure), mon père il travaille tout le temps, il n'a jamais eu de temps pour moi, je ne l'intéresse pas (pleure)... c'est toujours ma mère qui vient... je peux pas lui parler... je pense à la mort tout le temps, je suis addict...je peux pas prononcer le mot mais j'y pense tout le temps. Je pense que quand j'aurai 30 ans, mes parents vont mourir et moi aussi... le temps passe trop vite et puis

quand je serai mort, je serai effacé, plus personne ! Je sais pas si je pourrai penser après... peut-être qu'on a une âme ? Je sais pas... (pleure) Est-ce qu'on nous parle après ? Est-ce qu'il y a des fantômes qui nous parlent ? Qui nous protègent ? J'en sais rien... et puis le temps passe trop vite et puis j'étais pas là avant... je n'aurai pas connu tout ce qui s'est passé avant ma naissance... je n'ai pas connu mes deux grands-pères qui sont morts tous les deux d'un cancer du poumon... quand mes parents se sont connus... quand mes frères sont nés... c'est pas la même enfance...on manque tout ça... et je ne peux pas le supporter...ça ne reviendra jamais... et puis mon père fume des cigares et j'ai peur qu'il meure comme mes grands-pères...»

On retrouve dans ce discours, outre le deuil évident dans les diverses pertes énumérées, l'obsession de la mort, l'imaginaire avec lequel il tente d'amadouer ce réel de la mort, tout ce qui lui manque de fondation et qui lui manquera toujours, ce passage de l'indicatif présent au passé, puis au futur antérieur négatif, tous ces va et vient dans la conjugaison qui signent ses oscillations subjectives, et sa difficulté à s'inscrire dans une temporalité qui soit la sienne et pas celle de ses parents ou de ses frères. Mais aussi ce que J. Bergès dit de l'anticipation dans les TSI et du futur antérieur avec une négation : «une négation sur le passé à venir» ou «anticiper quelque chose qui est déjà là».

On peut lire le mouvement dépressif dans cette lignée. C'est une anticipation qui n'a pas eu lieu, et donc un futur antérieur avec une négation : «je n'aurai pas été celui qui sera né avant ses frères aînés».

«Il s'agit d'un dispositif défensif particulièrement fréquent : la foi aveugle donnée dans l'anticipation. Si j'anticipe suffisamment, à la limite, je ne vais pas mourir. On se fait faire des examens pour vérifier qu'on n'a pas un cancer, car si c'était pris au début... peut-être que là, je m'en tirerais. C'est en ce sens qu'on peut affirmer que les théories sexuelles infantiles sont plus ancrées dans la temporalité (peut-être dans la topologie). Dans l'article de Freud, le lecteur saisit qu'il s'agit d'un problème de causalité ; il cherche une cause. En réalité, c'est la mise en place de cette anticipation qui n'est pas prise comme un impossible ; elle est prise comme déçue ou comme un échec. C'est une frustration dans l'anticipation qui déclenche la théorie. La théories sexuelle infantile, d'un côté elle va vers la pulsion épistémique mais de l'autre, en arrière, elle va vers la rumination concernant la destitution à laquelle j'aurais pu me livrer et dont je suis la victime».

On retrouve ce discours d'enfant, sans «gaspillage», lucide, peu agrémenté de fantasme, peu protégé par le fantasme, chez les patients en analyse quand tombe le semblant.

Discours d'un patient de 36 ans : «la mort... j'ai 36 ans... quand on meurt tout s'arrête, c'est affreux... je sais pas comment les gens font pour vivre avec cette idée... je dois pas y penser, ça m'angoisse trop... c'est peut-être la perspective d'avoir un enfant (PMA actuellement)...je serai plus le dernier de ma lignée... j'ai peur de mourir... comme si une nouvelle naissance poussait le parent vers la mort... la mort est plus concrète... comment tromper l'angoisse de la mort ? On va tous mourir, quoi ! Penser à la mort, ça me paralyse... tout est éphémère, rien ne dure... rien n'existe vraiment... d'un autre côté, le futur n'est pas écrit... c'est quelque chose que je me dis depuis peu de temps... personne ne sait ce que sera demain» : ce patient, comme les enfants, navigue entre vie et mort, imaginaire dans l'ordre générationnel et constat du réel de mort, mais peut, in fine, envisager un futur à écrire. On peut dire que la cure lui a permis de s'historiser, c'est-à-dire de se situer au présent entre un passé et un avenir, «dans la temporalité historisante de l'expérience du transfert» (Lacan) et du «temps pour comprendre».

Camille, 8 ans ; difficulté scolaire, voudrait rester «toute sa vie» avec sa mère, pense qu'il compte «pour rien» pour personne. A un petit frère de 4 ans qu'il supporte mal. «Bloque" sa mère +++ pour les devoirs, demandes d'amour permanentes auxquelles elle répond par de l'agacement et lui par des crises d'angoisse où on doit fermer la porte à clé pour qu'il ne se sauve pas en disant qu'il veut quitter cette famille : «je veux pas grandir parce que je veux pas qu'il y ait un autre bébé : si je reste petit, y'en aura pas d'autre et après ils seront trop vieux. Je grandirai à 40 ans, il y a eu un bébé qui a 2 ans maintenant, il est énervant, j'en veux pas encore un autre, ça suffit».

C'est lui qui commande la sexualité et la procréation de ses parents, imaginairement il peut avoir une action sur le temps. A la condition de ne pas grandir, il empêche ses parents, et puis, après, ils seront trop vieux... On voit bien comment il imagine arrêter le temps pour lui, pour ses parents, pour un autre enfant potentiel dans un calcul du temps.

Le temps de la cure est douloureux pour lui : il coupe lui-même la séance, toujours à un moment où quelque chose d'essentiel vient d'être dit, comme s'il avait alors un trop insupportable, il se lève pour partir. Il reproche à sa mère le temps qu'elle a passé avec les autres enfants de la famille, à son travail - alors que c'est

à lui qu'elle a consacré le plus de temps et que déjà, «le plus long accouchement de mes enfants a été le sien... il ne sortait jamais»... «Il fait durer le temps, il voudrait l'arrêter... tout est long avec lui...»

Et enfin le discours d'une étudiante de 20 ans : phases de déprime «quand j'étais petite, j'étais horrifiée par le temps qui passe, horrifiée ! Je ne voulais pas grandir ! grandir, c'était le changement, mes parents qui vieillissaient, c'était horrible ! Je voulais revenir en arrière ! C'est comme si on m'avait mise dans un canot et qu'il arrivait dans une cascade, je pouvais rien faire, et au bout de la cascade, c'est la mort. Je voulais pas grandir, pas travailler en classe. Je voulais jouer et des jouets. J'ai eu ma dernière poupée à 15 ans, c'était pas pour avoir une poupée, c'était pour pas grandir. Je voulais que mon père m'accompagne chaque matin au collège jusqu'en 4ème, et surtout, c'est le meilleur souvenir de ma vie ma mère me donnait chaque matin un biberon de chocolat au lait en me réveillant, elle a arrêté en 5ème, ça a été terrible. Et puis mes frères et soeurs plus grands sont partis, je suis la dernière, j'ai eu l'impression que j'avais perdu quelque chose. Quand ils parlent de leur enfance, c'est pas la mienne, mes parents étaient jeunes, mes grands-parents étaient jeunes, c'est pas la même enfance, j'ai l'impression que j'ai perdu quelque chose. Je ne veux pas me maquiller, ni m'habiller comme les filles de mon âge, je ne veux pas grandir parce que c'est terrible le temps qui passe, c'est la mort et on peut pas revenir en arrière...On ne fait que perdre ce qu'il y a en avant». On retrouve chez elle le discours sans «gaspillage» des enfants, un constat qui dure autour de la perte, constitutive de sa subjectivité : toujours, quelque chose manquera. L'imaginaire peine à se nouer au symbolique, tant le réel de la mort, est prévalent, depuis longtemps.